



HAL
open science

Déambulations sociolinguistiques

Claudine Moïse

► **To cite this version:**

Claudine Moïse. Déambulations sociolinguistiques. Patricia Lambert, Agnès Millet, Marielle Rispaïl, Cyril Trimaille. Variations au cœur et aux marges de la sociolinguistique. Mélanges offerts à Jacqueline Billiez, L'Harmattan, pp.179-186, 2007. hal-02499267

HAL Id: hal-02499267

<https://hal.science/hal-02499267>

Submitted on 10 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Déambulations sociolinguistiques

Claudine Moïse

Université d'Avignon

Crilic, Centre de recherche interdisciplinaire, langue et identité culturelle

Je voulais écrire pour Jacqueline Billiez. Je voulais écrire librement puisqu'il paraissait que cette fois-ci « l'académisme scientifique n'était pas obligatoirement de mise »¹. Laisser courir la pensée en pensant à elle que je ne connais pas. Que je ne connais pas mais qui, une fin d'après-midi après quelque journée de colloque, m'avait parlé d'écriture et d'envolée pour l'après, et m'avait ravie, emportée j'entends, hors d'un temps formel. Elle que je ne connais pas mais que je devine à travers sa sociolinguistique et que j'estime.

Je sais les femmes qui ponctuent mon histoire de femme, de celles qui montrent des directions, réflexions, prises de position. De ces femmes de la génération juste avant – avant moi, qui suis comme on le disait alors de la « bof génération » d'après 68 -, de celles qui se sont engagées dans leur vie et dans leur travail, de celles qui ont fait des choix pour elles-mêmes, dans la transmission et l'investissement social.

J'ai parfois l'impression de m'être lancée en sociolinguistique par les femmes, dans le sillon qu'elles m'avaient tracé sans le savoir, comme si j'avais été (j'étais) happée, poussée, encouragée. Peut-être, une certaine sensibilité partagée. Au sortir des classes préparatoires – j'avais vécu dans la noirceur et les malheurs d'un enfermement intellectuel -, je redécouvris à l'université la vie de l'esprit dans les mots qui circulaient, les mots que l'on pensait, les mots dans la société. Il y eut le parcours obligé de la linguistique, de la rigueur philologique grecque et latine à l'étude du système dans sa complexité, et à côté, ou en même temps, la découverte, explosion intérieure, d'une autre linguistique, celle *socio*. Je ressentis la sociolinguistique comme un heureux hasard de rencontre quand le hasard n'existe pas. Claire Blanche Benveniste nous donnait des cours le samedi aussi. Nous étions trois ou quatre dans des séances en forme de discussion privée. Joëlle Tamine, ma directrice de maîtrise, sans le savoir et comme tout grand pédagogue, fut un modèle, une découvreuse pour l'étudiante que j'étais. Il y eut par la suite – combien centrale – Monica Heller, et toutes celles que je lis et qui laissent leurs traces, de Françoise Gadet à Jacqueline Billiez.

Aujourd'hui, je suis en sociolinguistique. J'écris et les mots résonnent, je ne suis pas *en* sociolinguistique, comme les étudiants diraient à l'université « je suis *en* lettres », je suis en sociolinguistique, comme on dirait je suis... - voilà ce qui vient sous le clavier - *en* amour, *en* vie, *en* chair et en os (mais arrêtons là le jeu de l'écriture automatique), dans un *en* non de différenciation mais de centration.

Pour une part, les recherches de Jacqueline Billiez - que j'ai suivies autant que j'ai pu - me renvoient aujourd'hui à mes propres pratiques et interrogent mes orientations et positions comme chercheuse. Et les croisements sont là, les signes et les pistes. Dans ses écrits il y a en filigrane ou, mieux, en palimpseste (et finalement en surgissement pour qui veut entendre) le choix déterminé d'une certaine sociolinguistique, qui s'accomplit à travers la place du chercheur, à travers ses objets et son engagement social. Comme une méthode, une approche méthodique du social par la langue et les langues. On y est. J'ai envie de dire l'importance jouée par la subjectivité du chercheur, non seulement dans ses analyses, mais dans les choix de ses sujets et terrains. Dire aussi la part d'expérience de vie et l'engagement symbolique et politique dans la société civile.

Du choix des objets ou des objets de choix

Il s'agit d'abord de sociolinguistique. J'ai, à diverses reprises (Moïse, C., 2002, 2003), posé mes « intentions sociolinguistiques », de celles qui percent aussi chez Jacqueline Billiez. Je ne reviendrai pas ici sur les différents champs de la sociolinguistique relatifs à l'histoire même de la discipline si ce n'est pour souligner à la fois combien ils sont divers, allant du

¹ Présentation du projet d'édition par l'équipe de Grenoble

variationnisme qui s'est emparé de l'étiquette « sociolinguistique » (Chambers, J., 1994), à celui plus mouvant d'une sociologie du langage². Dans un sens, il est une première sociolinguistique qui s'intéresse à la société pour ce qu'elle nous dit sur la langue. C'est prendre souvent les différences sociales à travers des catégories préétablies, essentialistes (sexe, âge, origine, catégorie socio-professionnelle) dans une forme de réduction nécessaire, maniable et pratique, et s'en servir pour lire les variations en langue. La sociolinguistique française, marquée par l'histoire de la discipline et donc par la linguistique structuraliste, s'est longtemps, par frilosité aussi, limitée à une dimension descriptive. L'autre sociolinguistique (ou les autres sociolinguistiques) qui m'intéressent davantage disent la société à travers l'étude de la langue, des pratiques et des discours. Serait-ce une sociologie du langage, terminologie très (trop) associée à J. Fishman dès les années 60, critiquée aujourd'hui d'ailleurs (Williams, G., 1992) ou une anthropologie linguistique ? Mais cette autre sociolinguistique englobe alors un champ vaste, plus significatif dans le monde anglo-saxon (Mesthrie, R., 2001), allant de l'analyse des discours en œuvre dans la société à l'analyse des interactions notamment, voire à une nouvelle façon d'aborder la variation comme ressource en contexte de la part des locuteurs (Gadet, F., 2000). C'est, de façon globale, cette sociolinguistique que construit Jacqueline Billez et dans laquelle je me reconnais.

La proximité avec elle, je la ressens plus précisément dans ce domaine qui me tient, qui mène ma réflexion, celui des situations d'immigration et des identités multiples. Elle a abordé bien des questions, apprentissage bilingue (Billiez, J., 1990), situations de transmission, puis parlars jeunes (Billiez, J., 1987, 1999, 2004), pratiques artistiques (Billiez, J., 1998a) ou encore inscriptions urbaines (Billiez, J., 1998b). Je voudrais ici parler davantage de l'artistique, part qui nous habite aussi (par intérêt, sensibilité ou pratique) et que l'on tient dans le secret de l'intime – nous sommes, tout de même, des scientifiques –. Il arrive que cette part déborde, s'affirme et se légitime. Je pense aux liens que nous tissons les unes (les uns) et les autres et par la sociolinguistique avec la chanson, le texte (Caubet, D., 2004) ou la danse (Moïse, C., 1999, 2004a). Je pense aussi à Louis-Jean Calvet et à ses nombreux écrits autour de la chanson. Je me retrouve alors avec évidence dans les chemins de traverse de Jacqueline Billiez, dans ces croisements entre langues, création et identité quand *le multilinguisme est mis en actes d'identités* (Billiez, J., 1998a : 136) et que l'on voit à travers les chansons *un mouvement de recomposition identitaire et culturelle dans lequel les différents groupes ethniques ne s'enkystent pas dans leurs identités « reçues » mais cherchent à inventer un nouvel espace identitaire pluriel, plus élaboré, élargi et enrichi où chacun peut en toute légitimité, égalité et liberté exprimer une part de sa propre identité* (Billiez, J., 1998a : 137). Nous sommes alors renvoyées à nos expériences de vie : pourquoi choisir ce terrain-là, pourquoi aller vers la création, pourquoi cette ténacité et cet investissement personnel, *en m'abonnant à des revues, en achetant des disques, j'ai ouvert peu à peu l'éventail de mes investigations* (Billiez, 1998a : 126). Quand on sait le temps pris à construire les corpus, à chercher les financements, à constituer les équipes, ne serait-il pas plus simple de renoncer à ce type de recherche pour un retour sur carrière d'un plus grand bénéficiaire ? S'il n'y avait cette conviction intérieure, cette nécessité indicible d'être là où l'on croit devoir être.

L'engagement

L'engagement est toujours là au fil des articles, non pas claironné mais suggéré. Faudrait-il attendre 2001 (Billiez, J. et Trimaille C.) pour oser affirmer plus explicitement la part sociale de tout le travail mené ? Alors que l'engagement fait partie intégrante des recherches comme s'il était d'une nécessité intérieure, d'une position vitale – de vie. Dans le cadre de l'étude sur l'apprentissage bilingue français-arabe au cours préparatoire, « *les objectifs étaient doubles, évaluer les savoirs des enfants en langue d'origine et en français lu et écrit mais aussi saisir les réactions et comportements psychologiques des enfants placés dans cette situation de double apprentissage linguistique* » (Billiez, J., 1990 : 31-32). Il faut alors prendre en compte le sujet, *saisir ses réactions*, qu'il soit considéré dans toute sa complexité, ses choix et orientations. Pour toujours mieux

² Pour les nombreux débats entre « sociolinguistique » et « sociologie du langage », voir entre autres, Varro, G. (1999) et Canut, C. (2000).

comprendre et apporter. Je sais la prise de risque en ce domaine, en tout cas la prise de risque dans le milieu scientifique et académique pour celui qui se fait *mercenaire prêt à se salir les mains* (De Robillard, D., Léglise, I., 2003 : 240). Elle est double. D'abord, ces études dans une perspective empirico-inductive laissent grand place à l'aléatoire et l'incomplétude, sorte de béance des certitudes. Il faut alors une sacrée détermination finalement, un aplomb assuré - que nous devons apprécier dans toute sa force - pour être capable de convenir de ses propres limites, *au terme de cette recherche, il nous apparaît difficile de conclure sur des affirmations décisives* (Billiez, J., 1990 : 42). Ensuite, il en va de la reconnaissance des pairs, du peu de considération pour ceux qui sortent de la chambre, comme si l'esprit ne s'exerçait que par une réflexion retournée sur elle-même dans des constructions systémiques. Ce qui créerait une *hiérarchie de fait entre les activités de recherches nobles* - la pensée fondamentale - *et moins nobles* - la pensée du terrain - (De Robillard, D. et Léglise, I., 2003 : 239). Je me demande si là encore les femmes ne seraient pas (ne suis-je pas au moment où j'écris en train d'alimenter cette idée et de participer de la circulation des discours ?) plus aventureuses et audacieuses même que les hommes³, portées par un désir de théorie mâtiné de pragmatisme sensible.

Cet engagement touche les minorités, les enfants, les femmes (2004b) comme s'il fallait en revenir toujours à une sociolinguistique de la marge - qui traite de la marge et qui reste marginale -, avec ce sentiment d'un travail en chantier, d'un laborieux tricotage de ses convictions, à savoir que la science alimente le discours social (et évidemment le construit), que la pensée est au service de l'équité et du mieux être, en tout cas dans les représentations qui sont les nôtres. Et ce n'est pas tâche aisée en sociolinguistique française, il faut retrousser l'idéologie scientifique, l'histoire du savoir et la (re)connaissance publique de notre discipline. L'on croit *faire évoluer les représentations, changer les attitudes* (Billiez, J. et Trimaille, C., 2001 : 119) alors que la sociolinguistique en France répond aux abonnés absents. On le sait, on l'a écrit, décrit, décrié, crié (Castellotti, V. et de Robillard, D., 2001). *Mais que font les sociolinguistes ?* lance agacée (et que je la comprends...) Françoise Gadet (2004), elle qui met en cause *le désintérêt des linguistes pour le renouvellement des problématiques, aussi bien celles issues des sciences sociales que celles de l'interface avec l'étude de la langue et du langage*. Et également *le manque d'audace du débat épistémologique actuel* (Gadet, F., 2004 : 92). Grenoble, avec Jacqueline Billiez aujourd'hui et dans sa mouvance ensuite, tente un renversement de tendance ou plutôt lutte contre le courant dominant. Pas étonnant alors que - pour ne citer que ceux-là - le projet *Eveil au langage*⁴ dans les années 90 ou la réaction au *Rapport préliminaire de la commission prévention du groupe d'études parlementaires sur la sécurité intérieure* du député Benisti⁵ aujourd'hui, qui stigmatise les langues de l'immigration et leurs locuteurs, émanent de Grenoble.

Les enjeux afférant au plurilinguisme, la gestion de la pluralité linguistique, la valorisation ou les effets de marginalisation des langues sont au cœur de la réflexion sociolinguistique de Jacqueline Billiez. Les choses ne sont pas posées dans une problématique de mondialisation, que ce soit dans une prise en compte du désengagement de l'Etat ou des nouvelles valeurs émergentes de la *démodernité* (Touraine, A., 1997), redéfinition de l'espace-temps, (Giddens, A., 1990), primauté de la marchandisation, signifiante du local et du mondial, mise au centre du sujet (Touraine, A., 1997, Morin, E., 2002), entre autres. Mais peu importe, elle a balisé bien avant l'heure le chemin, elle nous a ouvert les portes nous qui sommes venus après, elle a participé de l'éclatement encore en devenir - combien nécessaire et fondamental - de la pensée monolingue rassurante de nos classes d'enfance.

De la subjectivité

³ Loin de moi de minimiser les réflexions et interventions menées par certains de nos collègues sociolinguistes hommes sur cette question.

⁴ Pour plus de détails voir Billiez, J. et Trimaille, C. (2001)

⁵ Pour le débat scientifique et politique engendré par ce rapport, voir le site du Réseau Français de Sociolinguistique, <http://www.univ-tours.fr/rfs/>

Tous ces/ses terrains, objets et engagements pointent inéluctablement la grande part de subjectivité qui nous anime, qui nous fait acteurs de notre recherche, participant des interactions, orientant et situant la parole en circulation, au-delà de nous et contre nous parfois, composante dont on ne peut s'abstraire dans l'analyse. Certaines ont théorisé cette subjectivité, en ont fait leur matière même (Varro, G., 2003 ; Van Hooland, M., 2002) ou l'ont du moins mise en perspective (Heller, M., 2002). *L'approche compréhensive des sens subjectifs* (Varro, G., 2003 : 17), qui se fait *besoin*, dans un retour à *l'intériorité*, aux *sentiments* et à *la spontanéité* (Varro, G., 2003 : 7-16), est un défi à notre travail de chercheur, dans la quête d'une place convenable pour nous-mêmes et pour l'analyse de nos objets. Jacqueline Billiez le dit très justement, *ce terrain* [les situations plurilingues] *nécessite une certaine passion, doublée d'une approche compréhensive* (Kaufmann, 1996) et *oblige de sortir des cadres bien établis, tout en préservant un équilibre fragile entre engagement et distanciation* (Billiez, J. et Trimaille, C., 2001 : 105).

Ainsi, nous ne pouvons faire l'impasse de la responsabilité que nous avons dans la construction des discours sociaux. Les scientifiques détiennent un vrai pouvoir symbolique. *Nous héritons d'une tradition colonialiste et néocolonialiste qui a fait de la recherche un moyen de construire des bases de légitimation de la domination ethnique, raciale et nationale (et qui a contribué directement à la construction même des idées de la race, de l'ethnie et de la nation sur lesquelles les structures de domination se fondent)*. (Heller, M., 2000 : 12). Il ne faut pas croire que, pétris de bonnes intentions, nous allons échapper aujourd'hui à l'imprégnation au sein des discours de nos construits idéologiques ; nous participons aux représentations en marche, de la diversité culturelle et linguistique à la « citoyenneté » ou à « l'intégration » en France. Nos recherches peuvent servir de légitimation (ou *a contrario* de repoussoir, donc de contre-légitimation ce qui va, d'une certaine façon, dans le même sens) du politique. Il suffit sans doute de bien le savoir pour *examiner avec auto-réflexion les conséquences de l'action de la recherche* (Heller, M., 2000, 15).

Conclusion

Nous ne sommes pas si nombreux *en* sociolinguistique et parfois le chemin semble périlleux, temps nécessaire des projets contre temps du politique, manque d'écho social, champ d'études multiple, méthodes d'analyse complexes et croisées, foisonnement d'approches, mouvance des concepts, interférences des disciplines, quête de reconnaissance, positionnement éthique et déontologique, aporie de la réflexion linguistique épistémologique. Et nous continuons pourtant comme emportés par une lame de fond. Parce qu'il en va de la vie et d'une certaine vision du monde. *Par malheur, le détachement est indifférence au langage, insensibilité aux mots. Or, c'est en perdant le contact avec les mots qu'on perd le contact avec les êtres* (Cioran, 1973).

Bibliographie

- Billiez, J. avec Dabène, L., 1987, « Le parler des jeunes issus de l'immigration » dans Boutet, J. et Vermes, G. (Ed.), *France, pays multilingue*. Tome 2, *Pratiques des langues de France*, Logiques Sociales, L'Harmattan, 62-77
- Billiez, J., 1990, « Le double apprentissage français-arabe au cours préparatoire », dans *Les langues et cultures des populations migrantes : un défi à l'école française*, Lidil, n°2, décembre 1989, 17-45
- Billiez, J., 1998a), « L'alternance des langues en chantant », dans *Alternance des langues : enjeux socio-culturels et identitaires*, Lidil, n°18, novembre 1998, 125-140
- Billiez, J., 1998b), « Littérature de murailles urbaines : signes interdits vus du tram », dans Lucci, V. (Ed.) *Des écrits dans la ville, sociolinguistique d'écrits urbains : l'exemple de Grenoble*, L'harmattan
- Billiez, J. (Ed.), 1999, *Les parlers urbains*, Lidil, n°19, juin 1999
- Billiez, J. et Trimaille, C., 2001, « Plurilinguisme, variations, insertion scolaire et sociale », dans *Langues et insertion sociale*, Langage et société, n°98, décembre 2001, 105-127

- Billiez, J. avec Caubet, D., Bulot, T., Léglise, I., Miller, C., (Ed.), 2004a) *Parlers jeunes, ici et là-bas, pratiques et représentations*, L'Harmattan
- Billiez, J. avec Lambert, P., 2004b), « La différenciation langagière filles/garçons : vue par des filles et des garçons » dans Billiez, J. avec Caubet, D., Bulot, T., Léglise, I., Miller, C., (Ed.), 2004a) *Parlers jeunes, ici et là-bas, pratiques et représentation*, L'Harmattan, 173-184
- Castellotti, V. et De Robillard, D., 2001, « Langue et insertion sociale : matériaux pour une réflexion sociolinguistique », dans *Langues et insertion sociale*, Langage et société, n°98, décembre 2001, 43-75
- Canut, C., 2000, « De la sociolinguistique à la sociologie du langage : de l'usage des frontières », dans *Langage et société*, n°91, 89-95
- Chambers, J., 1994, *Sociolinguistic Theory*, Oxford, Blackwell
- Caubet, D., 2004, *Les mots du bled*, L'Harmattan
- Cioran, 1973, *De l'inconvénient d'être né*, Folio Essais
- De Robillard, D. et Léglise, I., 2003, « Applications, implications, interventions, expertises, politiques linguistiques : les (socio)linguistes entre « savants » et « mercenaires » ?, dans Billiez, J. (Ed.), *Contacts de langues, modèles, typologies, interventions*, L'Harmattan, 237-252
- Gadet, F., 2000, « Vers une sociolinguistique des locuteurs », *Le futur de la sociolinguistique européenne*, Sociolinguistica, numéro 14, 99-103
- Gadet, F., 2004, « Mais que font les sociolinguistes ? », dans *Langage et société* n°107, mars 2004, 85-94
- Giddens, A., 1990, *The consequences of Modernity*, Cambridge, Basil Blackwell, Oxford and Stanford University Press
- Heller, M., 2000, « Pouvoir et frontières sociales dans l'exercice de la recherche », dans *Forschungsethik und Minderheiten*, Grenzgänge, n°13, 9-15
- Heller, M., 2002, *Eléments d'une sociolinguistique critique*, Didier
- Mesthrie, R. (Ed.) 2001, *Concise Encyclopedia of Sociolinguistics*, Amsterdam
- Moïse, C., 1999, *Les danseurs du défi, rencontre avec le hip hop*, Indigène Editions
- Moïse, C., 2002, « Pour quelle sociolinguistique urbaine ? », dans *Pratiques langagières urbaines, enjeux identitaires, enjeux cognitifs*, VEI Enjeux, numéro 130, Centre de documentation pédagogique, Paris, septembre 2002, 75-87
- Moïse, C., 2003, « Des configurations urbaines à la circulation des langues... ou... les langues peuvent-elles dire la ville ? », *Frontières et territoires urbains, les frontières sociolinguistiques*, Journée internationale de sociolinguistique urbaine, Kénitra, Maroc, 12 décembre 2003, dans Thierry Bulot, T. et Messaoudi, L. (Ed.), *Sociolinguistique urbaine (frontières et territoires)*, Éditions Modulaires Européennes, Cortil-Wodon, Belgique,), 53-80
- Moïse, C., 2004, *Danse hip hop, respect*, Indigène Editions
- Morin, E., 2002, *Pour une politique de civilisation*, Arléa
- Touraine, A., 1997, *Pourrons-nous vivre ensemble, égaux et différents*, Fayard
- Van Hooland, M., 2002, *La parole émergente, approche psycho-sociolinguistique de la résilience, parcours théorico-biographique*, L'Harmattan
- Varro, G., 1999, « Sociolinguistique » ou « Sociologie du langage » ? Toujours le même vieux débat ? À propos de deux ouvrages récents intitulés *Sociolinguistique* », dans *Langage et société*, n°88, 91-97
- Varro, G., 2003, *Sociologie de la mixité, De la mixité amoureuse aux mixités sociales et culturelles*, Belin
- Williams, G., 1992, *Sociolinguistics. A sociological Critique*, London, Routledge